

résultat, était de se diriger du côté de ses massives, voisins du château, et que Mme de Kéroual ne dépassait guère, à en croire du moins le jardiniier.

Le jeune voyageur voulant éviter d'attirer l'attention sur sa personne, quitta la grande avenue et s'engagea dans une allée latérale qui le conduisit à l'une des extrémités de la pelouse circulaire que nous connaissons. Là, le hasard le servit à souhait, car, non loin de lui, sous une tonnelle, à travers les feuillages éclaircis par l'automne, il aperçut une femme assise.

—Ce doit être la comtesse, pensa-t-il en faisant un crochet pour se rapprocher de la tonnelle et en marchant avec les plus grandes précautions afin d'étouffer le bruit léger de ses pas sur les feuilles sèches.

La personne assise sous le berceau était bien la comtesse en effet. Un banc rustique lui servait de siège. Rien ne pouvait surpasser la grâce exquise de son attitude nonchalante. Elle tenait sur ses genoux un livre ouvert qu'elle ne lisait pas, et ses yeux tournés vers la voûte de verdure qui lui cachait le ciel avaient une expression calme et recueillie.

Léon Randal se trouvait si près d'elle que le murmure de sa respiration aurait pu le trahir, mais la jeune femme s'absorbait dans une rêverie tellement profonde, qu'aucun des objets qui l'entouraient ne semblait exister pour elle.

L'étranger la contempla longuement, et tandis que son regard semblait la dévorer, tout un monde de sentiments contradictoires passait dans son esprit et se reflétait sur son visage.

Ce fut d'abord une sorte de colère haineuse et méprisante, puis une involontaire admiration, puis la pitié.

—Elle est bien belle, se dit-il enfin, oui, bien belle, et elle semble bonne. Ce n'est pas sa faute, après tout, si Gontran est lâche et menteur. Elle se croit aimée et elle aime peut-être. Oh! pauvre femme! pauvre femme! si elle a donné son cœur à Gontran que je la plains!

Et Léon Randal, après avoir jeté sur Mme de Kéroual un dernier regard, reprit lentement et avec les mêmes précautions qu'à son arrivée le chemin de la grille, près de laquelle il retrouva Jérôme Pichard qui l'attendait, assis sur une des bornes placées à droite et à gauche de chacun des battants.

—Eh bien! mon jeune monsieur, demanda le jardiniier, comment trouvez-vous notre propriété?

—Admirable, répondit Léon Randal, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le quart d'heure.

—Ah! bah! fit Jérôme, et de quoi donc?

—Voulez-vous me rendre un service.

—Un service! tout de même; c'est-à-dire, bien entendu, si ça ne doit point me déranger, ni risquer de me faire arriver du désagrément.

—Ni dérangement ni risque d'au-une sorte, et ceci par dessus le marché pour vous payer la peine que vous n'aurez pas eue.

Tout en parlant, le jeune homme mit une nouvelle pièce de cinq francs dans la main de Jérôme, qui stupéfait et charmé de cette seconde aubaine, s'écria:

—Ah! si c'est comme ça, je suis votre homme! Du moment qu'il n'y a rien à faire et rien à craindre, vous pouvez disposer de moi. De quoi s'agit-il, mon jeune monsieur?

—Quand je vous ai demandé l'autorisation de visiter le parc, vous avez parlé d'un baron, en ce moment à la chasse.

—C'est la vérité.

—Ce baron se nomme Gontran de Strény, il est le parent de Mme la comtesse de Kéroual.

—Tiens! tiens! tiens! vous savez cela?

—Je sais de plus qu'il doit prochainement épouser la comtesse.

—Ah ça! mais, mon jeune monsieur, vous êtes donc du pays?

—Non, mais je suis un ami intime du baron de Strény.

—Un ami intime, répéta Jérôme Pichard en se hâtant d'ôter son chapeau de paille et en le mettant respectueusement sous son bras.

—Oui, continua Léon Randal en ouvrant son portefeuille, et la preuve, c'est que voici une lettre pour lui. Je vous charge de la lui remettre aussitôt qu'il sera de retour au château.

—Il l'aura, mon jeune monsieur, comptez-y.

—Vous la lui donnerez vous-même.

—Ouf, mon jeune monsieur, *parlant à sa personne*, comme disait mon ex-patron, car, tel que vous me voyez, j'ai travaillé jadis dans la magistrature.

—Et, reprit Léon Randal, vous aurez soin de vous en acquitter de mon message que lorsque M. le baron sera seul et que personne ne pourra vous voir lui glisser cette lettre dans les mains.

Motus et sufficit, on aura soigneusement l'œil aux aguets pour la chose de l'incognito. Mais si M. le baron me demande qui m'a chargé de cette commission pour lui, que faudra-t-il lui répondre.

—Que la lettre vous a été remise par un jeune homme qui venait de Rixviller.

Puis Léon Randal alla détacher le jument *Sabretache*, qui trouvait sa captivité fort douce et tondait l'herbe encore verte, au pieds des arbres, dans le fourré. Il l'enfourcha légèrement et reprit au petit trot le chemin du village.

XX.— Une découverte.

Ce même jour, au moment où sonnaient six heures du soir, Léon Randal, en entrant dans la petite salle à manger de l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*, vit un homme encore jeune, et de bonne mine, debout auprès du feu de sarments et de menu bois que Monique Clerget avait eu soin d'allumer dans la cheminée, car la soirée était fraîche.

Ce personnage salua le jeune Parisien, qui lui rendit son salut et lui dit en souriant:

—Ou je me trompe fort, monsieur, ou vous êtes le docteur Louis Perrin?

—Vous ne vous trompez pas, monsieur.

—Hier soir, mon hôtesse, Mme Clerget, m'avait fait espérer votre compagnie à l'heure du dîner, continua Léon Randal, mais vos malades, en vous retenant à leur chevet, m'ont privé du plaisir que je me promettais. Aujourd'hui, grâce à ma bonne étoile, me voilà plus heureux.

—Je suis en effet un pensionnaire fort inexact pour l'excellente maîtresse du *Chevreuil-d'Argent*, répondit le médecin en examinant avec une extrême curiosité son interlocuteur.

—Ces messieurs sont servis! s'écria l'aubergiste triom-